

neut dûs. Etant sur les lieux, l'agent serait plus en état que les officiers du bureau des terres de juger si le retard apporté dans le paiement des versements provient de la négligence, du mauvais vouloir ou de l'extrême pauvreté des colons, et il devrait être à sa discrétion d'accorder un délai dans certains cas. De cette manière, la perception des deniers dûs au gouvernement serait plus prompte ; et les colons, que le malheur aurait frappés, ne seraient pas exposés à être molestés à l'instar des mauvais débiteurs.

Il s'en trouve quelques-uns qui craignent qu'en accordant un sursis aux colons arriérés, ceux-ci ne s'imaginent que le gouvernement finira par leur faire remise de leur dette. Le prix des terres, suivant eux, n'est pas un obstacle à la colonisation, et le gouvernement a besoin de cet argent pour faire ouvrir des chemins pour les colons.

45^{ME} QUESTION.—*Avez-vous quelque autre observation à faire concernant l'agriculture, l'immigration ou la colonisation ?*

JAMES SNOWDON, Eer., Côte des Neiges, près Montréal.

Je demande la permission d'observer qu'en général les cultivateurs amélioreraient leur position, en élevant plus de bestiaux, et en labourant moins, en s'occupant davantage du commerce du laitage et en faisant plus de fromage.

J'ai fait quelques observations l'année dernière dans les journaux. J'ai dit que pour faire le fromage d'une manière profitable, les vaches, quelques semaines avant qu'elles vèlent, devraient être nourries de farine de fèves, parce qu'aucune autre nourriture connue, n'est capable de donner la même quantité de caséum.

Les cultivateurs devraient aussi semer plus de trèfle, vu qu'il est bien connu aujourd'hui que le mil tire de la terre les substances indispensables pour faire croître le blé d'une manière profitable.

Si le fait que je viens de signaler avait été connu il y a quarante ans, de combien de millions notre Province ne serait-elle pas plus riche aujourd'hui ! Près de l'endroit où je demeure, j'ai connu des individus qui, faute de capitaux, ont acheté les terres les plus pauvres, mais qui, avec le système d'égouttement, des engrais et l'emploi de la chaux, etc., ont récolté 50 minots d'avoine, 34 de blé et 200 minots de patates par arpent.

La première année que les statistiques de l'Angleterre et de l'Écosse furent faites, je m'en fis expédier le tableau.

Après avoir calculé la différence entre l'arpent et le minot français et l'ère et le boisseau anglais, j'ai trouvé qu'une terre bien cultivée ici pourrait produire en moyenne autant qu'une terre en Angleterre.

Chaque cultivateur devrait savoir si sa terre est humide, et alors il devrait l'égoutter. Si elle est couverte de saletés et de mauvaises herbes, il devrait les faire enlever ; et si elle est maigre, il devrait l'engraisser. En se conformant à ce qui précède, et en labourant et ensemençant convenablement, il verra la terre comme une mère généreuse le récompenser de ses efforts par des revenus abondans.

C. L. J. FITZGERALD, Eer., canton de Gosford, comté de Portneuf.

En dernier lieu, je suggérerais un examen attentif de tous les chemins en contemplation avant de les faire, une plus grande attention aux ressources agricoles des terrains que ces chemins doivent traverser, la protection des colons contre ceux qui spéculent sur les terres, de mieux faire observer les lois pour entretenir les chemins en bon ordre ; et plus particulièrement l'établissement, avec l'aide du gouvernement, d'une école pour l'enseignement pratique de l'agriculture dans les trois districts de Montréal, de Québec et de Kamouraska, à laquelle école les fabricants seraient priés d'envoyer des modèles de toutes les machines et instruments